

Mauvaises notes

Pris en flagrant délit de plagiat, Karl-Theodor zu Guttenberg, ministre allemand de la Défense, a dû finalement payer la note : il a démissionné. Alors jeune député bavarois à Berlin, KTG (comme l'appellent ses proches) avait passé son doctorat en 2007 à l'université de Bayreuth. Et les éminents professeurs membres du jury (qui préféreraient aujourd'hui avoir eu d'autres lectures que celle de cet étudiant) avaient estimé qu'il avait passé l'épreuve avec brio : *summa cum laude*, la meilleure note pour ce candidat promis, disait-on, à un bel avenir. Et de fait, le jeune baron zu Guttenberg était vite entré dans la carrière politique, jusqu'à ce jour de février 2011, où un professeur de Brême révéla dans la *Süddeutsche Zeitung* que la thèse de *Herr Doktor* était en réalité une synthèse de notes glanées ici et là dans des publications de chercheurs, des articles de journaux et des dossiers techniques rédigés par les services du *Bundestag* à la demande du député. Démentis, tergiversations, explications confuses. Démission.

En France, où il faut déjà être médecin pour se faire appeler docteur, le plagiat (ou à défaut le soupçon de plagiat) d'écrivains, de journalistes (Patrick Poivre d'Arvor et sa récente biographie sur Hemingway) ou d'experts prolixes alimente régulièrement une presse vigilante (pas toujours exempte de ce reproche d'ailleurs) qui donne le la, lorsque des universitaires hésitent de concert à revenir sur ces fausses notes.

L'économiste Jacques Attali, l'ancien conseiller de François Mitterrand, par exemple, à propos duquel le président disait non sans malice qu'il avait tendance à oublier les guillemets, a toujours fait fi des quolibets. Il n'est pas le seul. Le chanteur Serge Gainsbourg n'a pas été rejeté par ses adeptes, lorsque les mélomanes ont reconnu dans ses notes de musique quelques « emprunts » (non cachés) à la musique classique : Beethoven a ainsi « prêté » une sonate pour *Poupée de cire, poupée de son*, Brahms (*Baby alone in Babylone*) et Chopin (*Jane B*), ont

également eu droit au hitparade sans le savoir. Les notes en bas de page des thésards sont (parfois) mieux protégées que les notes de la gamme.

Difficile souvent de déceler des plagiat, comme le démontre cette chanson allemande de 1974 sur le vin grec (*Griechischer Wein*), écrite et interprétée par le chanteur autrichien Udo Jürgens qui entendait rendre ainsi hommage aux travailleurs grecs en Allemagne. Beau succès, qui depuis a envahi le carnaval rhénan et qui incitera le chanteur espagnol José Vélez en 1976 à adapter le texte dans sa langue (*vino griecho*). Depuis une dizaine d'années, la chanson est entonnée dans le Sud-

« Thèse (Udo Jürgens),
antithèse (Bayonne),
synthèse (zu Guttenberg) – 'foutaise' »

Ouest de la France lors des ferias et les supporters du club de rugby Aviron Bayonnais, regroupés depuis 2002 au sein de l'association *Peña Baïona*, en ont fait une version française qui deviendra

en 2007 l'hymne des rugbymen français lors des Championnats du monde. Une carrière européenne. A Bayonne cependant, cette thèse austro-germano-hispano-grecque n'a guère d'adeptes : l'hymne serait en fait « inspiré » d'un air écrit à la fin du 19^e siècle par un Autrichien amoureux des corridas espagnoles, lequel aurait cherché cette inspiration dans un petit village du Portugal, où la rengaine remonterait à la nuit des temps. A moins que des touristes allemands (Udo Jürgens ?), subjugués par la chanson portugaise, n'aient exporté la vieille mélodie vers l'Allemagne, où un ressortissant originaire du pays basque en aurait proposé une adaptation plus conforme aux attentes du public basque. Des fausses notes dans l'harmonie des musiciens ?

Thèse (Udo Jürgens), antithèse (Bayonne), synthèse (zu Guttenberg) – « foutaise », ajoutaient jadis les lycéens en haussant les épaules, lorsque leurs professeurs de français leur imposaient la structure de leurs explications de textes. Plagiat, emprunts, inspirations. C'est grave, docteur ?

Gérard Foussier